

6. Marcel Broodthaers, “Open Letter” on the occasion of documenta 5, Kassel, June 1972, eited by Harald Szeemann.

7. As part of the process of creating false knowledges and thereby parodying the museum as the fountain of objectivity, Broodthaers fictitiously situates the eagle in the historical period of the Oligocene. The Oligocene epoch is part of the Tertiary Period in the Cenozoic Era, and lasted from about 33.7 to 23.8 million years ago.

A number of major changes occurred during this time: the appearance of the first elephants with trunks and early horses. University of Berkeley website: www.ucmp.berkeley.edu/tertiary/oli.html. Updated on 6.10.2009.

8. For a detailed account of this section, refer to Rainer Borgemeister (trans. Chris Cullens), “*Section des Figures: The Eagle from the Oligocene to the Present*” in *October*, vol. 42, Autumn 1987, p. 135—154.

9. A heterarchical system or organization is characterized by overlap and multiplicity. Heterarchies are networks in which each element shares the same horizontal position of power and authority, each playing a theoretically equal role.

10. Extract from an interview between Broodthaers and Irmeline Leber, *Catalogue-Catalogues*, Brussels, Museum of Fine Art, September 27—November 3, 1974, p. 67-68.

11. “Open Letter” in the exhibition catalogue *Lignano Biennale 1*, Lignano 1968.

12. Benjamin Buchloh, “Conceptual Art 1962—1969: From the Aesthetic of Administration to the Critique of Institutions” in *October*, vol. 55, Winter 1990, p. 105—143.

The interview is taken from the exhibition catalogue of *Le Musée d’Art Moderne, département des Aigles* at the Jeu de Paume, Paris, 28 January 1972, p. 229.

13. For further comment on the transformation of art into merchandise, see Broodthaers’ solo exhibition at the Museum of Modern Art Oxford, 1975 and for a contemporary elaboration of this concept see Luke Johnson, “Artful practitioners of a confidence trick,” *Financial Times*, 3.09.2009.

L. Johnson is a chairman of Channel 4 and partner in Risk Capital Partners, a private equity firm.

14. The founding of his fictitious museum occurred soon after Broodthaers participated in

the occupation of the Palais des Beaux-Arts in Brussels and coincided with the production of his *Tirage illimité* (1968), industrial poems or plaques which listed the cities in which political activities of 1968 took place: Amsterdam, Prague, Nanterre, Paris, Venice, Brussels, Louvain, Belgrade, Berlin and Washington. The activists claimed that in taking over the museum, they were challenging the control over Belgian culture exercised by its official institutions, in addition to condemning such official institutions that viewed culture as a form of capitalist consumption.

15. Marcel Broodthaers, “To be bien pensant... or not to be. To be blind,” *October*, vol. 42, Fall 1987, p. 35.

16. *Ibid.*

Bibliography

—Alexander Alberro and Sabeth Buchman, *Art After Conceptual Art*, MIT Press, Cambridge Massachusetts and London England 2006

—Alexander Alberro and Alexander Stimson, *Institutional Critique: An Anthology of Artists’ Writings*, MIT Press, Cambridge Massachusetts and London England 2009

—Marcel Broodthaers, “Ten Thousand Francs Reward” (1974), based on a interview with Irmeline Lebeer in “Marcel Broodthaers: Writings, Interviews, Photographs,” *October*, vol. 42, MIT Press, Autumn, Cambridge Massachusetts 1987, p. 39—48

—Douglas Crimp, *On the Museum’s Ruins*, MIT Press, Cambridge Massachusetts and London England 1993

—Thierry De Duve, *Kant After Duchamp*, MIT Press, Cambridge Massachusetts 1998

—Benjamin Buchloh, “Introductory Note,” *October*, MIT Press, Cambridge Massachusetts 1987/1988

—Benjamin Buchloh, “Marcel Broodthaers: Open Letter, Industrial Poems” in *Neo-Avantgarde and Culture Industry: Essays on European and American Art from 1955 to 1975*, MIT Press, Cambridge Massachusetts 2000

—Deborah Schultz, *Marcel Broodthaers. Strategy and Dialogue*, Peter Lang, Bern 2007

—Theodor W. Adorno, *The Culture Industry:*

Selected Essays on Mass Culture, Routledge, London 1991

—André Malraux, *Le Musée imaginaire*, Skira, Genève 1947

—Klaus Mladek, *Monatshefte*, University of Wisconsin Press, Madison 2002

—Peter Osborne, *Conceptual Art*, Phaidon Press, London 2002

—Klaus Peltomaki, *Strategies of institutional critique in recent American art*, University of Rochester, Rochester 2002

Artiste, chercheur et enseignant, Tilo Steireif (CCC Alumnus) est cofondateur de l’espace d’art standard/deluxe à Lausanne. Il a réalisé de nombreux projets et recherche portant sur l’éducation libertaire et sur l’analyse des interactions entre la pratique artistique et la pédagogie. Il analyse ici un texte de Walter Benjamin, « La vie des étudiants » (1914) où Benjamin, s’appuyant sur ses propres expériences d’élève et d’étudiant, développe une réflexion critique sur l’héritage de l’éducation allemande bourgeoise du 19^e siècle.

—**Artist, researcher and teacher, Tilo Steireif (CCC Alumnus) is a co-founder of the alternative art gallery standard/deluxe, in Lausanne. He realized numerous theoretical and practice-based projects dedicated to libertarian education and to the interactions between art practice and pedagogy. He analyses a text of Walter Benjamin, “The Life of Students” (1914) where the author, founding his reflexion on his own experience as a pupil and a student, develops a critical discourse on the inheritance of the German bourgeois education of 19th century.**

Tilo Steireif

Walter Benjamin et l’éducation libre

Un manifeste

« La vie des étudiants »¹ est le discours d’investiture de Walter Benjamin lorsqu’il devient président du mouvement des « libres étudiants » à Berlin en 1914. C’est un appel à la jeunesse et aux associations d’étudiants, un manifeste où il essaie de communiquer son projet utopique de transformer radicalement l’université en mettant l’accent sur l’organisation d’une communauté d’étudiants, la *Gemeinschaft*, au service de la recherche. « La vie des étudiants » regroupe également dans son contenu un condensé d’expériences: expérience de l’éducation communautaire, lorsqu’il était élève dans une école alternative (*Haubinda*) en 1905, expérience de l’organisation de débats collectifs, dans le *Sprechsaal* à Berlin (Club des débats) en 1912, et enfin, expériences liées à son travail rédactionnel dans les mouvements de la jeunesse et à ses écrits dans le journal *Der Anfang*.

Walter Benjamin dénonce dans ce texte la passivité, voire l’aliénation des étudiants qui se comportent comme des soldats dans le but de devenir des fonctionnaires au service de l’État, mais également l’institution universitaire, qui fige l’étudiant dans un rôle corporatiste, prêt à l’emploi. L’incapacité à créer un espace de recherche commun, propice aux échanges entre étudiants et professeurs, rend visible que le milieu universitaire est entre les mains d’une élite bourgeoise passive qui envisage l’enseignement supérieur comme une machine à reproduire les hiérarchies.

À partir de ce constat, Benjamin propose une vision concrète de la place que devrait avoir la production de l’étudiant dans la recherche, en

tenant compte de ses aspirations et de sa volonté d’émancipation en tant que producteur. Il fait l’éloge de l’accès à « l’esprit libre », à l’élévation d’une jeunesse qui s’exprimerait sans entraves et qui apporterait une vision neuve du monde: « Il doit être prêt à saisir tout ce qu’il y a de nouveau, d’inouï, de révolutionnaire, qui s’empare de ceux qui, dans leurs propres rangs, sont productifs. Unis dans le refus le plus ferme d’un classicisme insouciant et de rimes irréprochables. »² La vie intellectuelle devrait être ancrée dans la vie quotidienne et palpitante de la jeunesse.

Benjamin envisage le développement d’un mode de vie communautaire où l’importance de la réception d’une œuvre en collectif est primordiale; les uns seraient producteurs (enseignants, artistes et étudiants confondus), d’autres *Literat* (experts, chercheurs) et d’autres encore « diletta ntes » (à l’écoute, ouverts aux nouvelles tendances). La *Gemeinschaft* serait le lieu du débat et de la controverse. Elle exigerait une adhésion aux productions de ses membres, quelles qu’elles soient, et intégrerait les références contemporaines et les aspirations de la jeunesse. Pour ce faire, Walter Benjamin rejette néanmoins le débat démocratique qui ne permet pas, selon lui, de souder le groupe de manière organique autour d’un sujet. Dans ce sens, la *Gemeinschaft* a besoin d’un leader spirituel. Dans une lettre à Ernst Schoen datée du 23 mai 1914, il écrit à propos des qualités de leader: c’est quelqu’un qui est « capable de faire émerger parmi les <étudiants libres> des disciples disponibles à l’écoute et à la production. La *Gemeinschaft* se limite à la création d’un cercle qui reconnaît à son leader sa fonction de guide et qui par l’adhésion accueille celui qui produit

son autorité intellectuelle. [...] Lentement on réussira à attirer les producteurs ; la direction pourra dès lors se limiter aux tâches d'organisation au lieu de devoir être, comme c'est maintenant le cas, la source même du dynamisme »³. Cette position s'inspire des « affinités électives »⁴ entre pairs qu'il a expérimentées dans un cercle (*Kamaradschaft*), lors de son séjour à Haubinda, un *Landerziehungsheim* : entre dix à vingt élèves se réunissaient autour du maître, une fois par semaine, soit dans un local, dans une chambre ou dans une hutte que le groupe s'était construite dans la forêt⁵.

Benjamin s'appuie sur la pédagogie de son maître à penser, Gustav Wyneken : « Notre travail a pour but de forger l'esprit de la jeunesse [...]. [Ce travail] ne s'intéresse pas aux questions techniques en tant que telles, tout aussi peu [qu']à une simple orientation dans le domaine de ce qui existe [déjà]. Notre intérêt se trouve là où la jeunesse entre en relation avec les valeurs culturelles, [à savoir] dans une nouvelle pédagogie philosophique. Éducation artistique, enseignement de la religion et de la morale, éducation politique, coéducation —voici les questions qui seront discutées [encore et toujours] chez nous »⁶. La posture radicale de Benjamin ne remportera pas l'adhésion de la majorité des étudiants qui lui reprochent une attitude dogmatique et élitiste.

Le contexte allemand de la fin du 19^e siècle connaît une intense remise en question de son système de formation. Celui-ci s'inscrit dans le mouvement de la Lebensreform qui débute en 1892. En 1896, sous l'impulsion de Karl Fischer, un groupe nommé les *Wandervögel* (oiseaux

migrateurs) fait l'éloge d'une communauté de jeunes libérés du travail et de l'industrie de la ville. Ce mouvement compte près de 45'000 adhérents en 1914⁷. D'autres mouvements de jeunesse de l'époque se développent en s'incrivant dans la même perspective : « D'un point de vue historique, le Mouvement de la jeunesse [...] a symbolisé la rupture de la jeune génération avec les grands ensembles et leur besoin de se libérer de l'étroitesse d'esprit des parents et des écoles »⁸. C'est dans ce mouvement que Walter Benjamin organisa un *Kreis* (cercle) qui comptera parmi les gymnasiens de la Kaiser-Friedrich-Schule, Herbert Belmore, Franz Sachs, Willi Wolfrad⁹. Ils partagent des lectures d'auteurs contemporains, lisent Hauptmann, Hebbel, Strindberg, Ibsen, Wedekind et aussi des textes de Shakespeare. Plus tard, Benjamin fera partie de plusieurs autres groupes de jeunesse¹⁰, se méfiant toujours des alliances avec les grands partis et le monde des adultes en général qu'il trouve, à l'image de sa famille bourgeoise, trop molle et inconsistante, ou alors trop autoritaire : « La ville même de Berlin n'a jamais pénétré avec autant de force dans mon existence qu'à cette époque lorsque nous pensions pouvoir la laisser elle-même intacte, et ne faire qu'y améliorer les écoles —porter un coup à l'inhumanité des parents de ses élèves et y donner leur place aux mots de Hölderlin ou de George. C'était une tentative extrémiste, héroïque de changer l'attitude des êtres humains sans s'attaquer à leur situation. Nous ne savions pas qu'elle devait échouer mais l'aurons-nous su, il ne se serait trouvé personne parmi nous pour changer d'avis. Et aujourd'hui, tout comme à cette époque-là, même en partant de réflexions très différentes,

je comprends que la « langue de la jeunesse » devait être au centre de nos associations »¹¹.

Le club des débats

En 1912, Walter Benjamin obtient le baccalauréat et avec Ernst Joël, il loue un petit appartement qui appartenait à la Stadtbahnführung dans le quartier du Tiergarten. L'appartement accueillit le *Sprechsaal* (Club des débats) et le groupe la *Studentengruppe für soziale Arbeit* dont Ernst Joël faisait partie. Les participants aux débats prônaient la révolution culturelle et la liberté de parole mais pourtant les querelles étaient quotidiennes : « Je pense en l'occurrence à Heinle et moi, lorsque nous avons pris la parole au cours d'une soirée d'action. Initialement, il était seulement prévu que je fasse un discours intitulé « La jeunesse ». Pour moi, il allait de soi que le texte, avant d'être lu, devait être connu de notre cercle le plus intime. À peine l'avait-il été que Heinle éleva une objection. Soit qu'il ait voulu lui-même parler, soit qu'il ait exigé de moi des modifications que je refusai — une violente querelle s'éleva [...]. Aussi en arriva-t-on lors de cette soirée d'« action » à lire deux textes de même titre et à peu près de même teneur, devant un public sidéré mais assez mal disposé, et, en effet, ce Mouvement de la Jeunesse ne disposait pas d'une marge de manœuvre beaucoup plus large que celle que définissaient, par leurs nuances, ces deux discours »¹². Par la suite, Walter Benjamin portera un regard sévère sur cette période militante et critiquera la naïveté de la jeunesse à vouloir s'émanciper de la bourgeoisie : « Ces rassemblements de l'intelligentsia bourgeoise étaient à l'époque plus fréquents que de nos jours car ils n'avaient pas encore

reconnus leurs limites. Mais il nous est permis de dire que nous sentions ces limites, même s'il nous a fallu attendre très longtemps la maturité nécessaire pour reconnaître que personne ne [peut] améliorer l'école ni la famille sans détruire l'État qui a besoin qu'elles soient mauvaises. Nous sentions ces limites quand nous tenions nos *Sprechsäle* (clubs de débats), au cours desquelles les plus jeunes parlaient des brutalités qu'ils avaient à subir à la maison, dans les salons que nous devions à l'obligeance de nos parents qui, au fond, ne pensaient absolument pas autrement que ceux contre qui nous voulions lutter. »¹³

Commencement et fin d'une utopie

La mobilisation sans précédent des mouvements de la jeunesse finissent par intéresser la presse, le monde politique et le monde de l'art. Ces mouvements ne sont pas de simples imitateurs du *Sturm und Drang* (Orage et Passion) — mouvement littéraire pré-romantique radicalisant les Lumières allemandes et portés sur l'expression des sentiments, créé par un groupe d'étudiants à Strasbourg dans les années 1770 — et réussissent même à créer leurs propres espaces d'émancipation et leurs propres organes de propagande. En 1910, à l'âge de 18 ans, Walter Benjamin publie « Dämmerung » (l'aube), un poème dans la revue *Der Anfang* (le commencement) dont le comité de rédaction se trouve à Berlin (George Barbizon, Sigfried Bernfeld, sont tous les deux mineurs). La revue, comme elle le stipule, n'est pas seulement la seule revue qui appartient à la jeunesse en formation, « elle est aussi [...] la seule tribune qui permet aux écoliers de s'exprimer sans tuteur. *Der Anfang* doit donner l'opportu-

nité à la jeunesse d'exprimer ses idéaux, ses convictions, ses peines et ses sentiments, elle doit répondre à toutes les questions de la jeunesse montante. Alors qu'ils sont sujets à d'innombrables articles, il doit être du plus grand intérêt pour les milieux concernés d'entendre aussi une fois le point de vue de la jeunesse montante. »¹⁹ Dans le deuxième numéro, Walter Benjamin publie « Dornröschen » (1911) sous le pseudonyme d'Ardor. Il y évoque le sentiment de communauté chez la jeunesse et « analyse l'image des jeunes chez les classiques et chez les modernes (de Shakespeare à Charles Spitteler), il défend la thèse, dans son article, que même les classiques allemands avaient à l'esprit l'idée d'une jeunesse libre »²⁰.

De mai 1913 à juillet 1914, *Der Anfang* fut un vrai organe de contre-pouvoir dans la société dominante et ouvrit un vaste champ d'expression : la culture de la jeunesse par elle-même, les mouvements de jeunesse, la vie en communauté, l'art, la critique de l'autorité parentale, de l'école, de la religion et du monde adulte, et notamment de la sexualité de la jeunesse. Tous ces articles soulevèrent un scandale dans les milieux intellectuels et scolaires, non pas uniquement pour leur contenu²¹ mais également pour le fait que la revue ne soit pas supervisée par des adultes.

1914 sera une année d'intensité intellectuelle sans précédent pour Benjamin et, en même temps, une rupture définitive sur sa réflexion sur les questions d'éducation. « La vie des étudiants » sera publié en effet, une année plus tard, en 1915, alors que Benjamin se distancie de son activisme suite au suicide dans le *Sprechsaal* (club des débats) de son

meilleur ami, Fritz Heinle et de sa compagne Rika Seligson, le 8 août, quelques jours après la déclaration de la Première Guerre mondiale. Cet événement et la guerre finiront par tuer l'utopie de Walter Benjamin, celle d'une *Gemeinschaft* (collectivité) dans un contexte éducatif. Pourtant, « La vie des étudiants » est un moment clef de sa vie, à la fois une utopie politique d'une jeunesse qui tente un renversement de pouvoir dans le système éducatif ; c'est aussi un texte d'avant-garde qui met en place une *praxis*, celle de l'autonomie de la pensée organisée dans un système communautaire, la *Gemeinschaft*, qu'il a pu vivre à travers ses actions et ses contacts au *Sprechsaal* et dans son travail rédactionnel, notamment dans la revue *Der Anfang*.

Notes

1. Walter Benjamin, « Das Leben der Studenten », *Der Neue Merkur* 2, 1915, p. 727—737.
2. Marino Pulliero, *Walter Benjamin, Le désir d'authenticité*, Bayard, Paris 2006, p. 871.
3. Ma traduction. Walter Benjamin, « Lettre à Ernst Schoen, 23 mai 1914 », *Correspondance, Tome I*, p. 101.
4. Michael Löwy évoque « un type de lien particulier entre des âmes » en référence à Goethe dans son roman *Les affinités électives* (1809). Voir : Michael Löwy, « Le concept d'affinités électives en sciences sociales », in *Critique internationale*, vol. 2, n° 2, p. 43.
5. Jakob Robert Schmid, *Le maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Maspero, Paris 1979, p. 133
6. Marino Pulliero, *Walter Benjamin, op. cit.*, p. 64—65.
7. Au moment de son interdiction par les nationaux-socialistes, le mouvement de jeunesse comptait plusieurs centaines de milliers de jeunes gens, répartis en deux branches : la branche nationaliste et la branche affiliée à la *Lebensreform*. Il aura